LES IDÉES ET LES FAITS

Coup d'œil quotidien

Ce que disent les Journaux

M. CLEMENCEAU ET LE 1er MAI

L'attitude de M. Clémenceau continue à être commentée en termes généralement peu favorables. Au dire des révolutionnaires, Clémenceau est un « lâcheur » qui pourrait bien payer chèr d'avoir abandonné le prolétariat.

Les flics, dont vous êtes le premier, dit l'« Humanité », d'après vos propres paroles, ont donné ce dont ils sont capables. Naturellement, ils n'ont en rien enrayé le mouvement irrésistible de la classe des travailleurs. Vous n'y réussissez pas davantage.

Mais à quoi vous réussissez et réussirez plus encore, c'est à rendre la situation claire aux yeux du monde du travail.

A la rentrée des Chambres, nos amis auront l'occasion de la résumer en traits de feu.

Peut-être, au Parlement, trouverez-vous dans la majorité bourgeoise l'appui nécessaire pour vous maintenir au pouvoir, malgré les appétits des bons petits amis qui se croient capables de tenir le rôle de gouvernement à poigne.

S'il vous manquait, ce ne serait assurément que pour vous remplacer par d'autres personnages faisant la même besogne que vous.

Mais vos camarades de la Chambre ne parleront pas que pour l'enceinte du Palais-Bourbon. Ce sera pour l'opinion de la France ouvrière.

Ils montreront la République copiant l'Empire.

Ils montreront les « lois scélérates » appliquées par les plus « avancés » des radicaux.

Ils vous montreront, à vous et à vos acolytes, comme dans un miroir, l'ancien masque que vous aviez appliqué sur votre figure.

Ils rappelleront les citations que tous nos camarades ont été reprendre dans vos livres et vos discours passés.

Ce sera comme un sommaire des mois derniers.

La Clémenceau de la « liberté individuelle » coffrant les militants pour délits d'opinion, pour des discours de réunions publiques, pour des articles ;

Le Viviani de l'année dernière refusant aux fonctionnaires le droit de se syndiquer ;

Le Briand de la grève générale révolutionnaire Nègre malgré la décision d'acquittement du Conseil départemental, défendant aux instituteurs l'entrée dans la Confédération générale du travail, prenant sa part de responsabilité dans les arrestations de Marck, d'Yvetot, de Bousquet et des autres.

De tout cela sort un enseignement que le prolétariat saura mettre à profit.

Essayez tant que vous voudrez de rassurer le capital. Vous ne le rassurerez réellement ni vous ni d'autres, puisque tout ce que vous ferez contribuera à rendre plus fort ce mouvement d'organisation et d'émancipation que n'arrêteront ni les poursuites, ni les arrestations, ni les charges, ni les soldats, ni vos amis les flics.

M. Berthoulat déplore dans la « Liberté » que notre gouvernement ne soit que trois jours par an contre les révolutionnaires.

En somme, dit-il, la moralité de la journée c'est qu'il suffit, en ce pays, que le gouvernement soit de l'autre côté de la barricade pour que les révolutionnaires s'empressent d'en descendre. Seulement, le ministère de Clémenceau n'a cette attitude que trois jours par an. Pendant les 362 autres, il est avec les révolutionnaires. Il leur accorde tout, leur permet tout, les laisse à loisir d'organiser pour le chamberlaidement total. De sorte que si ce système continue, viendra un prochain premier mai où la C. G. T. ayant grandi avec l'appui d'en haut, ayant tout pourri et tout corrompu, la comédie annuelle qui consiste à incarcérer et à brimer pour quarante-huit heures les copains de la veille risque de tomber à plat et le rideau de se lever sur la vraie révolution sociale, celle où le syndicalisme maître de tout abolira le capital et les capitalistes suivant le programme de MM. Jaurès et Hervé.

Toute la question est là. Réprimer le premier mai tant que l'armée sera assez disciplinée pour mettre dedans les émeutiers, en vérité, cela n'est rien. Ce qui importe, c'est d'empêcher que ceux-ci ne deviennent les plus forts, en ruinant peu à peu toute défense sociale pour donner enfin l'assaut final qui emportera tout. Ce péril, que la journée d'hier n'a nullement conjuré, il appartient aux radicaux qui forment la majorité parlementaire de se mettre en face de lui. C'est ce qu'ils ont essayé de faire hier à la réunion de leur Comité exécutif. Mais ils n'ont pu s'y résoudre qu'à une demi-attitude et à une demi-énergie.

D'ailleurs les radicaux ne manifestent à M. Clémenceau qu'une médiocre reconnaissance.

Si M. Clémenceau, l'ai remarquer le « Gaulois », a vraiment sauvé la République et par la même occasion la société, il faut avouer que les journaux qui représentent la République et ceux qui défendent la société sont des ingrats, car ils lui témoignent moins de reconnaissance pour la journée du 1er mai que de défiance pour le lendemain. Les feuilles avancées lui reprochent d'avoir « provoqué le peuple » en lui montrant des cuirassiers, et les autres l'accusent, comme nous l'avons fait hier matin, de n'avoir pas depuis longtemps dissous la Confédération du travail et pris toutes les autres mesures morales et matérielles que commandait une situation dont il ne pouvait méconnaître le danger.

Le « Temps » lui-même taxe de « lâcheté » les sophismes qui prétendent que « les provocations odieuses » de la Confédération du travail ne sont que de simples délits d'opinion.

Il est certain que la victoire remportée par M. Clémenceau sur les amis de M. Viviani n'a pas amélioré nos affaires.

Les Syndicats rouges persistent à préparer la révolution sociale, et les arrestations provisoires opérées aux alentours de la Bourse du Travail ne sont pas pour décourager leurs efforts.

Ils tiennent le bon bout, ils le savent, et, s'ils en doutaient, les hésitations, les tergiversations du gouvernement suffiraient à les rassurer.

La manifestation militaire du 1er mai n'a pas été cependant inutile. Elle a probablement consommé la rupture entre M. Clémenceau et les socialistes indépendants ; je me demande toutefois quel profit notre pays en pourrait espérer.

L'HEUREUX ASSASSIN

Charmante fantaisie d'Henry Rochefort dans l'« Intransigeant » :

La foule, qui a aux trois quarts lynché l'assassin Jacob Law, lequel a tiré, avec préméditation et intention certaine de tuer, six coups de revolver sur nos officiers et nos soldats, ne s'est probablement pas donné à quelle point elle avait eu raison de se faire justice elle-même. En effet, le misérable, étant juif, est absolument sûr de se tirer d'affaire moyennant une condamnation à 16 francs d'amende — avec sursis naturellement — 16 francs pour un juif étant bons à garder.

Et encore, vais-je un peu loin dans mes pronostics. Comme il s'en est trouvé pour Dreyfus, on recrutera, parmi les fidèles de la synagogue, des témoins qui déclareront qu'il y a erreur sur la personne ; que ce n'est pas Javob Law qui a déchargé son arme sur nos cuirassiers, bien qu'il ait avoué être bien l'auteur de la tentative d'assassinat. Mais Dreyfus aussi avait fait des aveux ; que les prévaricateurs de la Cour de cassation se sont empressés de déclarer « inexistants ».

D'ailleurs, jamais Israël ne permettra que les juges français, qu'il a si abondamment arrosés au moment de l'affaire, infligent une peine quelconque à un des siens. Tout juif, chez nous, a droit à un certain nombre de têtes de chrétiens. On prétend qu'on massacre les Israélites en Pologne et en Russie. Il me semble que s'ils tiennent tant à la cassation des pogroms, c'est, comme dit Alphonse Karr, à eux de commencer.

LE PARTI DES INCAPABLES

Il s'agit du parti radical.

Le Comité exécutif du parti radical et radical-socialiste, dit le « Journal des Débats », a tenu hier une séance qui montre à quel point la plupart des vieux radicaux sont incapables de comprendre la leçon des événements. Deux questions étaient à l'ordre du jour : la question des fonctionnaires syndiqués et la question de l'entente électorale avec les socialistes. En ce qui touche le premier point, on aurait pu croire — et M. Maujan avait hautement annoncé — que le parti radical se prononcerait sans ambiguïté sur la question de fond. C'est un espoir que nous n'avons jamais partagé pour notre compte, connaissant de vieille date la répugnance instinctive de ce parti sans doctrine pour les solutions nettes. Et, en effet, les pontifes du Comité n'ont même pas abordé la question de principe. Ils ont préféré, selon leurs habitudes, s'en tenir aux petits côtés de la question, c'est-à-dire au côté personnel. Et les deux ordres du jour adoptés sont naturellement en faveur des fonctionnaires révoqués. L'un, de M. Buisson, qu'on aurait été surpris de ne pas rencontrer dans cette affaire, demande à M. Briand d'annuler la révocation de ce pauvre M. Nègre, l'instituteur frappé par le préfet de la Seine. L'autre, d'une portée plus générale, blâme le gouvernement d'avoir rendu responsables de la « Lettre ouverte à M. Clémenceau » les fonctionnaires qui l'ont signée « au nom de leurs groupements respectifs, et « donne mandat aux élus du parti d'empêcher le retour de pareilles illégalités ». Ce dernier mot est exquis. Taxer d'« illégalités » les mesures prises contre des Syndicats illégaux au premier chef, c'est un renversement des rôles auquel se reconnaît la logique propre aux radicaux-socialistes. C'est tout ce que le Comité exécutif a trouvé à dire sur cette « question vitale ». On retrouve la hauteur de vues, le sens des réalités, l'envergure d'esprit dont les dirigeants et bénéficiaires de l'« ancien bloc » ont donné tant de preuves dans le passé. Reste à savoir si leur montre ne retarde pas un peu et si l'opinion publique n'a pas marché pendant que le radicalisme se figeait dans ses formules et des gestes également euranués.

ATELIERS — ECOLES CATHOLIQUES

M. Henri Joly continue dans l'« Univers » son étude documentée sur les ateliers-écoles.

Que si le nombre des bons ouvriers augmente, la valeur de la production nationale s'élèvera, l'aisance s'accroîtra, les déperditions diminueront, et il y aura par là même du travail assuré pour un grand nombre de mains. Voilà pourquoi le P. Forbes a fondé lui-même l'« œuvre des ateliers-écoles catholiques » qui a déjà provoqué, aidé, subventionné plus d'une création utile à Paris comme à Lille, et qui vient de donner une subvention de 16.000 francs à la Société de la rue Viète pour l'acquisition de son terrain, sa mise en marche. Voilà la conspiration ! Voilà le complot !

Eh bien ! bravons tout, puisque d'ailleurs nous ne risquons plus grand'chose. Appelons à nous de ces conjurés, partout où il y a une jeunesse ouvrière cherchant péniblement sa voie, partout où il y a, d'un côté, des hommes intéressés à l'avenir de la profession qu'ils dirigent et à la sûreté de leur industrie, d'un autre côté des prêtres on des religieux prêts à leur donner leur temps, leur dévouement, leurs conseils. Qu'importe que ce soient les uns ou les autres qui commencent ? L'essentiel est qu'ils s'unissent et qu'ils s'entendent. Si les écoles primaires proprement dites venaient à nous manquer, songeons à celles-ci pour faire vivre d'une vie nouvelle et les débris de nos anciennes écoles et nos patronages. Il est encore temps d'y aviser.

POLITIQUE DES RENEGATS

Du « Courrier européen » :

Il y a quelque chose de pénible et de triste dans le spectacle que donne en ce moment au monde M. Clémenceau. Cet homme avait su se hausser au-dessus de la foule vulgaire, ignorante et servile des politiciens par l'élévation des vues et des idées, par le courage des convictions, l'amour de la liberté, du progrès et du peuple, et le voici qui sombre soudain dans une crise épileptique de réaction, voici cette belle intelligence tombée à une mentalité de brigadier de gendarmerie, vieillie, épuisée, dirait-on, et incapable de prendre une dernière fois son essor pour regarder d'un peu haut vers l'avenir. On le voit, comme un forcené, se détruire de ses propres mains, briser en miettes sa réputation et sa gloire et s'acharner dans cette iconoclastie de lui-même, comme s'il avait à peine le temps, avant de passer à l'histoire, de balayer tout son passé et de laisser aux jeunes générations autre chose que le nom méprisé ou haï d'un ennemi du peuple. C'est un dommage, certes, pour M. Clémenceau qu'il n'ait pas pris sa retraite et disparu de la vie publique à la veille du jour où il fut poussé à regarder vers le ministère comme une sirènette le miroir où son vol élevé se finit.

Mais si la fin de M. Clémenceau inspire un sentiment pénible de tristesse, que dire de l'attitude au pouvoir de gens comme MM. Briand et Viviani ! Celui-ci, veule, résigné, paraît surtout soucieux de se dérober autant qu'il peut, tandis que celui-ci étale avec impudeur et cynisme la honte qu'il a à ranier sa foi, son idéal pour un portefeuille et à tirer aujourd'hui sur ceux que ses déclarations de la veille ont conduits en un véritable guet-apens. Le reniement les a amenés et les garde au pouvoir et à ses satisfactions matérielles, et pour leur fidélité à des idées qui furent communes, postiers, instituteurs et militants reçoivent des mains de leurs exhorteurs d'antan la révocation et la misère.

BOULOGNE et les papiers Montagnini

De la « Croix d'Arras » :

Il y a quelques jours, au milieu d'un article sur les papiers Montagnini, on lisait, dans les journaux du gouvernement, l'entrefilet suivant :

On s'adresse à l'évêque d'Arras

Un « catholique militant » demandait-il une distinction honorifique du Saint-Siège ? Immédiatement il faisait l'objet de quatre, cinq, six demande de renseignements de divers côtés.

Exemple :

A Monseigneur l'évêque d'Arras

On demande renseignements sur M. Badenot, qui sollicite une décoration.

27 octobre 1904.

Cette lettre de la nonciature à Mgr Williez nous la trouvons — avouons-le — toute naturelle, et nous la trouvons d'autant plus naturelle, que nous avons personnellement connu M. Badenot.

Nous comprenons parfaitement qu'on ait fait une enquête sur la demande de décoration formulée par ce dernier.

Veut-on savoir, en effet, le « gros » personnage qu'était M. Badenot — car l'excellent homme est mort il y a dix-huit mois.

M. Badenot, tous ceux qui l'ont connu peuvent l'affirmer, n'était rien moins que catholique militant. Comment, d'ailleurs, aurait-il pu « militer », le bon vieillard, lui qui gagnait, en même temps que sa nourriture et son logement 20 francs par mois comme... portier du collège Chanlaire, à Boulogne-sur-Mer.

Charles — c'était le prénom de M. Badenot — était un type dans toute la force du terme.

Le sympathique pipelet avait la manie des décorations et des honneurs.

En même temps qu'il sollicitait une décoration pontificale, il sollicitait la croix de la Légion d'honneur. Qui dira combien le grand chancelier et M. Loubet, alors président de la République, en ont reçu de ces lettres au style grandiloquent, émaillées parfois d'une petite faute d'orthographe, écrite d'une écriture large et légèrement tremblotante ?

E nous sommes bien sûrs que nous retrouverons dans les papiers de M. le maire de Boulogne, une lettre du grand chancelier conçue comme celle de la nonciature à l'évêché d'Arras :

On demande des renseignements sur M. Badenot, qui sollicite la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Charles Badenot avait 72 ans. Il passait toutes ses journées dans sa loge de la rue des Vieillards, à composer des poésies (?) et à forger des vers dont les plus courts n'avaient pas moins de quatorze pieds.

Ces dispositions — toutes particulières pour la poésie lui avaient permis de décrocher, on ne sait trop comment, dans de petits concours de province, une multitude de diplômes. On dit que, dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois. Certainement ce devait être le cas.

M. Badenot — car il n'aimait pas que nous l'appelions Charles — avait, entre autres choses, appris à lire à M. Petitjean, agrégé de l'Université, auteur de traités grecs et latins. Il en était très fier. Il avait aussi, en sa possession, une foule de cartes de visite émanant à la fois de princes, de princesses et de divers ministres de la République.

Charles avait obtenu, ces dernières années, un prix Montyon qui le récompensait — affirmait-il — de ses efforts, pendant la Commune, « à sauver les personnes, les monuments et les choses ».

Au Nouvel An, M. Badenot ne négligeait pas d'envoyer ses meilleurs souhaits au roi d'Espagne ou à l'empereur de Russie.

Sa carte de visite, qui était un modèle du genre, était ainsi libellée :

C. H. BADENOT

Ancien professeur, homme de lettres
Chevalier de plusieurs Ordres
Grand Prix Victor - Emmanuel
Membre du Parthénon et professeur honoraire de l'Ecole Dantesque de Naples et de l'Académie royale de Catane
Médailles d'or
Membre et lauréat d'Instituts et l'Académies de la France et de l'Etranger
Prix Montyon
Collège Chanlaire Boulogne-sur-Mer

Il ne manquait, sur la carte de visite de Charles que le seul titre lui rapportant quelque chose : « Concierge ».

Le brave homme est mort d'une attaque d'apoplexie, au milieu de ses « cahiers de vers », emportant dans la tombe ses illusions, et songeant à la décoration pontificale et à la croix d'honneur qu'il aurait été si fier d'ajouter, sur sa poitrine, à ses « 28 médailles ».

Charles Badenot repose aujourd'hui, sous une modeste croix de bois, dans un coin perdu d'un des cimetières de Boulogne.

Que la divulgation des papiers Montagnini ne trouble pas son dernier sommeil.

L'ODYSÉE DES RESTES DE TURENNE

D'une fort intéressante étude de M. Max Billard sur « les Tombeaux des rois sous la Terreur », nous extrayons ce pittoresque et émouvant récit qu'on pourrait intituler « Avatars d'une momie illustre ». On verra par ces lignes que les grands hommes eux-mêmes, quand souffle sur leur pays le vent des révolutions, ne sont jamais sûrs de reposer en paix dans la tombe où la reconnaissance de leurs concitoyens et la faveur du souverain ont solennellement déposé leurs restes.

Le maréchal de Turenne ou s'en souvient, avait eu l'honneur suprême d'être ramené d'Alsace à Paris et enterré en grande pompe dans la basilique de Saint-Denis, à côté des tombeaux des rois de France. Louis XIV voulait récompenser ainsi le chef dont le génie avait, à plusieurs reprises, sauvé la monarchie et préservé le pays des horreurs de l'invasion étrangère.

Quand les ouvriers envoyée par la Convention ouvrirent le tombeau de Turenne, ils trouvèrent le corps du grand capitaine à l'état de momie de couleur bistre, nullement flétri et donnant parfaitement l'image des portraits que l'on connaissait de lui.

On allait le déposer dans la fosse préparée pour recevoir les corps des Bourbons, extraits des caveaux, lorsque quelqu'un fit observer que c'était la dépouille des rois la Convention, Turenne devait être laissé à la Convention, Turenne devait être laissé à part.

Le cercueil fut alors confié au gardien de l'église, nommé Hoste, qui le plaça dans la sacristie.

Le lendemain, des voisins vinrent voir Turenne. Hoste montra le grand homme avec respect. Puis son esprit pratique lui fit penser qu'il pouvait bien retirer quelque bénéfice de l'aventure, et il demanda une légère rétribution à chaque visiteur.

Quelques mois plus tard, Hoste finissait par considérer la dépouille de Turenne comme sa propriété, à tel point qu'il en vendait les dents aux curieux...

Combien a-t-il ainsi vendu de dents de Turenne ? Cela a dû être comme la canne de Voltaire à Ferney. Et que serait devenu l'illustre dépouille, si le hasard n'avait amené à Saint-Denis un professeur de botanique au Jardin des Plantes, M. Desfontaines, qui demanda que le corps du grand homme fût confié au Muséum d'histoire naturelle comme « objet historique ». Sa requête ayant été accueillie, Turenne fut transporté à Paris.

Si les momies peuvent comprendre quelque chose à ce qui se passe autour d'elles, celle du vainqueur des Impériaux peut méditer sur les mots : grandeur et décadence. On l'avait enterré, quelque cent ans plus tôt, avec une pompe magnifique, au milieu d'un deuil public. Il fut ramené à Paris « sur le dos » de deux ouvriers. On ne lui accorda même pas une charrette à bras. Et comme la chose avait lieu en été, il est facile de se figurer les ouvriers s'arrêtant pour guinguettes, après avoir posé le cercueil de Turenne au bord du chemin !...

Le corps de Turenne arriva enfin au Muséum, où il fut — avant-dernier avatar — placé dans la galerie des animaux empaillés, avec un numéro d'ordre, non loin d'une série de fossiles, entre un éléphant et un rhinocéros préhistoriques. On ferma la bière par une glace, laissant apercevoir la momie qui était devenue couleur de granit.

Le dimanche, les badauds faisaient queue devant cette curiosité.

Finalement, en 1790, sur la proposition du député Dumézil, on déplaça le cercueil pour le mettre dans un endroit plus convenable. Et, en l'an VII, Lenoir réclama Turenne au nom du Musée des monuments français. Ce fut le dernier déplacement du héros avant son transport aux Invalides, où Bonaparte le fit conduire sur un char traîné par quatre chevaux blancs, aussi solennellement qu'il avait été enterré sous Louis XIV, au milieu des salves d'artillerie et de l'enthousiasme de tout un peuple.

N'est-ce pas le cas de répéter, après avoir lu ce récit, le mot de Chrysostome : « Matatotes matatoteton !... » Tout n'est que vanité !

R. R.

Réforme de l'Ordre du Saint Sépulcre

L'« Italia Reale » de Turin annonce la réforme prochaine de l'Ordre du Saint-Sépulcre, différée depuis deux ans à cause de la vacance du patriarcat de Jérusalem.

L'Ordre avait jusqu'ici deux grands-maîtres : un grand-maître effectif, le patriarche de Jérusalem ; un grand maître honoraire, le grand-maître de Malte.

Ce dernier prenait ce titre depuis l'union des deux Ordres par Innocent VIII, en 1484. Mais ce décret avait été depuis abrogé.

Désormais, le Pape, le chef suprême naturel des Ordres pontificaux de chevalerie, délèguera au patriarche le pouvoir de conférer l'Ordre du Saint-Sépulcre aux pèlerins et à tous ceux qui feront des offrandes aux Lieux Saints, comme les Franciscains confèrent la croix instituée par Léon XIII.

Le grand-maître de Malte pourra désormais porter légitimement le titre de grand-maître de l'Ordre du Saint-Sépulcre, et le patriarche ne sera que le délégué de l'Ordre ; mais, quoique moralement soumis à Malte, par la volonté du Pape, il en sera indépendant dans la collation de la décoration.

La croix sera ornée, le ruban changé ; le titre militaire sera supprimé, l'Ordre n'étant plus conféré qu'à ceux qui auront bien mérité des Lieux Saints. Les représentants de l'Ordre dans les provinces quitteront le titre de bailli, qui n'appartient qu'à l'Ordre militaire de Saint-Jean de Jérusalem, dit de Malte.

THERMOGÈNE

Les enfants, comme les adultes, s'appliquent avant de se coucher un bon paquet de Ouate Thermogène pour se guérir sûrement et promptement des RHUMES, MAUX DE GORGE, RHUMATISMES, NÉVRALGIES, POINTS DE CÔTÉ, etc., etc.

En vente : Fr. 1.25 la Boîte

CHEVEUX GRISONNEMENT allongés étrendus touffus, par l'Extrait capillaire des Bénédictins du Mont Majella qui arrête aussi la chute et retarde la décoloration. 6 fr. le décon. f° manchal, 6 fr. 85, à l'administrateur Gobet, 35, rue du Quatre-Septembre, à Paris.

ASTHME
CATARRHE, OPPRESSIONS, SUFFOCATIONS, etc. par la POUDRE et les CIGARETTES du Dr Clery, 53, F° Saint-Martin, Paris. CLERY

Pour se guérir et se préserver des Rhumes, Toux, Bronchites, Refroidissements, Catarrhes, Grippe, Asthme, Influenza, Phtisie, Tuberculose, pour se fortifier les bronches, l'estomac et la poitrine, il suffit de prendre à chaque repas deux GOUTTES LIVONIENNES de BROUETTE-PERRET. — 3 fr. le fl. toutes pharmacies

CHEZ LE PAPE

Conversation avec le sculpteur Lucien Pallez auteur du buste de Pie X

Le buste du Pape Pie X, par Lucien Pallez, qui occupe une place d'honneur au Salon des Artistes Français, attire, de plus en plus l'attention par la beauté de sa facture et l'intensité de sa vie. C'est la première fois, d'ailleurs, qu'est exécuté un buste du Pape régnant.

Il a été rapporté de Rome par l'auteur lui-même, l'avant-veille de l'inauguration, le 28 avril et placé sur son socle le 29. La rapidité avec laquelle ce beau travail a été exécuté est un de ces tours de force dont l'éminent artiste est coutumier.

Nous avons été lui demander ses impressions « sculpteur pontifical », et, avec sa cordialité ordinaire, il s'est mis tout de suite à notre disposition.

Dans son atelier de la rue Bara, entouré des bustes de Mgr Turinaz, de Déroulède, des reines d'Espagne et d'Italie, du Victor Hugo, de la Villa Médicis — ses chefs-d'œuvres — nous causons.

DEPART PRECIPITE

« — Le 9 mars dernier, nous dit Pallez, j'étais à cent lieues de me douter qu'un jour je serais appelé à exécuter le buste de Pie X. Je m'occupais tranquillement à modeler ma « Fleur Florentine », que je destinais au Salon de cette année, quand je reçus un petit bleu de l'amirale de Cuverville me demandant de venir la voir d'urgence.

« Je me rendis chez elle et la trouvai en compagnie de la générale Hervé, de la duchesse d'Auerstaedt, de la générale des Garets, de Mme d'Haussonville, de Mme Roger Lambelin de Mlle de Leetrange, etc. Ces dames, en prenant le thé, avaient eu l'idée d'offrir au cardinal Richard le buste de Pie X. Elles m'avaient fait l'honneur de penser à moi pour ce travail et me demandaient tranquillement si j'étais disposé à partir pour Rome dès le lendemain.

« — Tâchez que le buste soit prêt pour le Salon, me dit Mme de Cuverville.

« — Volontiers, madame, répondis-je aussitôt, je partirai demain... Vous avez sans doute déjà obtenu l'assentiment du Saint-Père ?

« — Non, nous venons de prendre une décision, il y a un instant, de nous former en comité pour cela et nous comptons sur vous pour tout mener à bien !... »

« Diable ! pensai-je à part moi, voilà qui ne va pas être commode : on n'entre pas au Vatican comme dans un moulin. Cependant, j'avais promis de partir et je m'apprêtai à partir le lendemain 10 mars.

« Je ne me souvins fort à propos que j'avais connu, chez Déroulède, à Saint-Sébastien, le comte Merry del Val, père du cardinal secrétaire d'Etat ; je lui écrivis pour le mettre au courant et le prier de m'adresser à Rome des lettres de recommandation pour son fils et Mgr Bisletti, majordome de Sa Sainteté, — et le 10 au matin, je prenais le train.

« Je ne me faisais aucune illusion sur les difficultés de ma tâche, et je me mettais en route, convaincu que j'allais à un échec certain ; j'en avais, d'ailleurs, averti ces dames.

« Quand j'arrivai à Rome, j'y trouvai les lettres du comte Merry del Val et je demandai aussitôt une audience à Mgr Bisletti. Lorsque je lui exposai ma requête, il ne me cacha point qu'elle lui paraissait peu réalisable.

« — Vous arrivez, me dit-il, au plus mauvais moment ; les fêtes de la Semaine Sainte vont commencer et le Pape, très occupé à l'ordinaire, l'est plus particulièrement encore à cette époque. De plus, le Pape n'aime pas beaucoup poser. Enfin...

« J'insistai et fit remarquer que j'avais à peine le temps matériel d'exécuter le travail...

« — C'est bien, me répondit Mgr Bisletti, je tenterai la démarche. Revenez me voir dans quelques jours ».

« Je quittai le majordome du Vatican, assez mal impressionné ; je continuai, cependant, mes démarches ; je vis le cardinal Merry del Val, d'autres prélats encore que je savais approcher souvent le Pape.

« Bref, quand je retournai voir Mgr Bisletti, il m'accueillit joyeusement par ces mots :

« — Eh ! bien, c'est fait ! Le Pape a donné l'ordre qu'une pièce soit préparée à côté de ses appartements privés pour y installer votre atelier. Apportez-y votre matériel dès demain. Voici votre laisser-passer ; avec ceci, toutes les portes s'ouvriront devant vous ».

« Je n'en croyais pas mes oreilles et je me fis répéter cette réponse craignant quelque malentendu.

« — Mais conclut Mgr Bisletti, il faudra vous arranger ; ne comptez pas sur des séances de pose bien prolongées. Vous êtes à portée du Pape, cherchez à la voir, suivez les réceptions. Enfin, débrouillez-vous ».

« Le lendemain, quand j'arrivai au Vatican, dans une voiture chargée de mon matériel, j'appréhendai encore quelques ennuis, tant j'étais surprie d'avoir si vite réalisé un projet que je n'espérais même pas voir aboutir. Je commençai seulement à me rassurer quand je vis un garde suisse qui m'attendait à la Porte de Bronze.

« Il me conduisit à travers d'innombrables pièces où attendaient des prélats, des camériers, des officiers de service, tout chamarrés d'or, jusqu'à une vaste pièce du second étage, à proximité du cabinet de travail du Pape, où je pus m'installer.

EN TETE-A-TETE AVEC LE PAPE

« Quand je dis « à proximité », c'est une façon de parler ; dans cet immense palais du Vatican, grand comme une ville, on peut être voisins et se trouver encore à des distances appréciables.

« Je m'en aperçus bien quand, le 19 mars, à huit heures du matin, un prélat vint m'avertir que j'allais être reçu par le Pape, et m'invita à le suivre. Je recommençai à parcourir des salles et des salles ; dans l'une d'elles je croisai le cardinal Rampolla, en grande tenue, avec sa robe rouge dont la longue traîne le suivait de loin sur les tapis. Je fus frappé de son air ascétique et fin à la fois.

« Il parut surpris de voir un homme en veston dans les appartements pontificaux où l'étiquette est si rigide et où l'on n'approche le Pape qu'en habit. Cette surprise, d'ailleurs, était partagée par tous les autres dignitaires qui m'aperçoivent. Dans une autre pièce, je vis le cardinal Merry del Val ; sa belle tête de médaille romaine était bien dans son cadre, au milieu des somptueuses splendeurs du Vatican. Il me fit un petit signe de reconnaissance amical.

« J'avoue, d'ailleurs, que je remarquai peu, ce jour-là les splendeurs en question. J'étais vivement impressionné ; ma tête était en feu, et je m'occupai surtout de ruminer, dans ma mémoire le petit discours italien que j'avais préparé : le Pape, m'avait-on dit, ne parlait pas le français...

« Enfin, brusquement une porte s'ouvrit devant moi et je me vis en face de Pie X.

« Le Pape, dans sa soutane entièrement blanche, la tête recouverte d'une calotte blanche, était assis à son bureau, souriant, avec une clarté dans les yeux. J'avançai comme dans un rêve, une pièce sobrement meublée, un bureau sans sculptures, des fauteuils, des livres, des papiers entassés, des statuettes, des objets de piété, un grand crucifix d'albâtre et d'ébène.

« Le Pape me fit signe d'approcher et me tendit sa bague abaisser. Je fléchis le genou. Pie X me releva aussitôt avec bonté, et me fit asseoir près de lui :

« — Vous êtes M. Pallez, me dit-il, le sculpteur qui vient faire mon buste. Soyez le bienvenu !

Cette phrase était prononcée en excellent « français ». Je sentis un grand poids enlevé de sur ma poitrine :

« — Saint-Père, lui dis-je aussi en français, l'honneur insigne que m'a fait Votre Sainteté de m'admettre à faire au Vatican son buste, sera l'honneur de toute ma carrière.

« — C'est bien, c'est bien, mon enfant, me dit Pie X avec bonté ; je vous aiderai de tout mon pouvoir ; malheureusement je ne suis pas souvent libre. Comptez-vous commencer tout de suite ?

« Je saisis avec empressement l'occasion ; je m'éloignai de quelques pas et esquissai rapidement les traits du Pape ; puis je me plaçai de l'autre côté et recommençai. Sur une question que me posa Pie X, je lui répondis que je prenais des points de repaire et « emmagasinais » mes impressions.

— « Emmagasiner ! » répéta le Saint-Père, sur un ton interrogatif. «

« Je lui expliquai le sens de ce terme et il m'en remercia.

« Je me levai alors pour me retirer, afin de ne pas être indiscret, le Pape me congédia, toujours avec son sourire si plein de bienveillance.

« De cette première entrevue j'emportai l'impression que j'avais eu devant moi un homme de haute intelligence, de bonté profonde. Je m'aperçus aussi qu'aucun portrait de Pie X n'était ressemblant.

« Le Pape, devant un objectif ou en public, est « crispé », si je puis employer « C'est seulement dans le laisser-aller cette expression du métier.

de l'intimité que Pie X est lui-même, tel que je me suis efforcé de le représenter.

Les séances de pose

« Par la suite, le Souverain Pontife est toujours venu lui-même à mon atelier, oh ! pas très souvent, cinq ou six fois, et toujours dans la matinée. Il arrivait tout de go, sans se faire annoncer, il m'adressait quelques mots aimables, puis s'asseyait, sans plus s'occuper de moi. Bientôt il devenait pensif, retirait quelques papiers de sa poche, les parcourait ou prenait des notes. Son cerveau travaillait sans cesse. Je n'osais pas le prier de prendre telle ou telle pose, et, du reste, j'aimais mieux le saisir dans ses attitudes les plus naturelles.

« Parfois, quand sa figure se faisait trop grave ou trop triste, je m'enhardissais à lui adresser la parole ; alors, au lieu de paraître contrarié d'être dérangé de ses méditations, il abandonnait sa besogne, levait la tête, et je voyais reparaître sur ses traits ce sourire raffleur qui m'enchantait.

« Je m'empressais aussitôt à triturer ma terre glaise ; je redressais un trait, je fixais une expression.

« Mais souvent, au meilleur moment, accourait un prélat qui venait avertir le Saint-Père que la secrétaire d'Etat l'attendait pour l'audience quotidienne on que tel prélat de congrégation désirait s'entretenir avec lui, ou que les pèlerins étaient prêts pour la réception.

« Alors, tranquillement, le Pape se levait, me salusait de son sourire, sans jamais manifester la moindre impatience ni la moindre contrariété ; il allait à ses corvées comme on va à des parties de plaisir.

« Je ne suis pas facile à étonner, et pourtant cet homme me sidérait littéralement : jamais je n'ai éprouvé une impression de grandeur comparable à celle que je ressentais en présence de ce vieillard blanc qui respirait pourtant la bonté et la simplicité.

« Pour suppléer à ces séances trop courtes ou incomplètes, je suivis le conseil de Mgr Bisletti ; je poursuivis le Pape à toutes ses réceptions, afin de saisir toutes ses expressions.

« Pie X se lève chaque jour à sept heures du matin ; il s'habille rapidement et dit sa messe ; puis il prend un léger repas, composé d'œufs, de beurre et de pain ; jusque vers huit heures et demie, il est libre ; c'était pendant cette courte récréation qu'il venait à mon atelier.

« De huit heures et demie à dix heures, il expédie les affaires pressantes avec son secrétaire d'Etat ou les préfets de congrégations. A dix heures commencent les réceptions. Le public est rassemblé dans six grandes salles par groupes de 80 à 100. Le Pape arrive, accompagné de quelques prélats et de camériers ; il passe devant les pèlerins, puis vient se mettre au milieu de la salle et prononce quelques paroles ; il continue par la salle suivante et ainsi de suite.

« Ces réceptions se prolongent parfois jusqu'à une heure, et c'est alors seulement qu'il prend son second repas.

« Je me mêlais presque chaque jour aux visiteurs et j'observais attentivement mon « modèle ». Au cours de ces « séances », j'ai fait le meilleur de mon travail.

« C'est ainsi que j'ai pu assister, aux premiers rangs, au consistoire du 18 avril où furent préconisés six cardinaux, et où, pour la première fois, je vis le Pape sur la « Sedia Gestatoria ». Je ne vous décrirai pas la scène ; elle l'a souvent été ; qu'il me suffise de vous dire que, quiconque ne l'a pas vue, ne peut s'en faire une idée. J'ai assisté, à la Cour d'Espagne, à des réceptions réputées pour leur splendeur. Eh ! bien, elles n'approchent pas, et de loin, de la somptuosité, de la pompe grandiose de ces cérémonies romaines.

« L'après-midi est consacré aux commissions, aux réceptions princières, et la soirée aux affaires d'Etat. A dix heures, Pie X se couche.

« Bref, le 22 avril, j'obtins une dernière séance de pose du Pape. Pour être à Paris à temps pour le Salon, je devais quitter Rome le 25.

« Cette séance dura exceptionnellement trois quarts d'heure. J'expliquai alors au Pape qu'étant membre du jury, j'avais fait réserver à son buste une place d'honneur et que je serais de ceux qui recevraient le président de la République et les ministres le jour de l'inauguration au Salon. Pie X me dit alors, non sans une certaine tristesse :

« — Mon image ne leur produira peut-être pas, hélas ! une impression de grande joie... »

« La séance terminée, le Saint-Père me remit son portrait où il écrivit lui-même ces mots : « **Dilecto Filio Pallez, apostolicam benedictionem ex animo impertimus.** » Die 22 aprilis 1907.

Pius P. P. X.

« Prenez ceci, me dit-il, en souvenir de moi ; je vous souhaite bon voyage et bonne chance. Je vous bénis au nom de Jésus-Christ. »

« Voici ce portrait, dédicacé, nous dit Pallez en nous le montrant, et je vous assure qu'il m'est cher.

« Je fis ensuite faire le moulage en plâtre ; je pris le train à Rome le 25 avril avec mon précieux colis et j'arrivai à Paris le 28, juste à temps pour l'installer la veille de l'ouverture. »

Tel est l'émouvant récit que nous fit Pallez de son séjour de six semaines au Vatican ; nous nous sommes efforcé de le reproduire aussi exactement que possible et de lui conserver toute sa saveur.

Ajoutons, pour être complet, que le Saint-Père a été si satisfait de son buste, qu'il a fait promettre à Pallez de retourner en septembre au Vatican lui en porter l'original en marbre, qui sera placé dans la salle du Trône et deviendra le buste officiel du Pape régnant.

Pallez devra en exécuter un second exemplaire pour le vénérable c